

Abonnements.

CANADA.
Un An.....\$1.00
Six Mois..... 0.60

ETATS-UNIS.
Un An..... 1.10
Frais de Poste compris.
(Payable d'avance.)

Les lettres d'argent devront être enregistrées.

Aime Dieu et va ton chemin.

LE JEUNE AGE.

Paraissant les 1er et 15 du Mois.

Administration.

Tout correspondant devra être adressé à F. X. BOLEAU, Instituteur, et Editeur-Propriétaire, à Pointe-Gatineau, P. Q.

Les Annonces sont publiées à raison de 8 cents par ligne, pour la première insertion, et le quart du prix pour chaque insertion subséquente.



SAINT-FRANÇOIS DE SALES DE LA GATINEAU.

15 Novembre 1878.

Chronique.

Mon collaborateur, M. Smith, a écrit dernièrement une excellente page sur le luxe. Je voudrais la voir arriver jusqu'à ceux et celles qui s'énervent déjà à l'occasion de l'arrivée du Marquis de Lorne.

Lors des dernières grandes réceptions de Lord Dufferin et en vue de la Session qui approchait, les dames d'Halifax avaient exhibé leurs toilettes dans les principales vitrines de leur ville. On avait poussé le ridicule jusqu'à y placer un écriteau avec ces mots : *pour rivaliser avec Ontario!*

Ottawa fut la ville privilégiée, la salle du Sénat le terrain de l'Exhibition.

La compétition fut sérieuse. Les fashionables de toutes les provinces s'y étaient donnés rendez-vous et semblaient au comble du bonheur.—La presse devait juger. Les journalistes étaient recherchés, cajolés; on leur offrait force photographies des concurrentes.

Les pères présentaient leurs filles, les maris leurs femmes. On intriguait comme en temps d'élections générales. Il y avait des heures mises à part pour pratiquer les trois saluts d'usage.—Les parents formaient par anticipation l'auditoire; le père et la mère étaient pour le moment leurs Excellences.

L'écueil, c'était de se laisser intimider. —Le jour venu, on ne fut pas lent à donner aux journaux une description soignée de sa toilette.

Celle de Madame B..... avait coûté mille, deux mille et même trois mille piastres! Cela ne se disait pas seulement au fuyau de l'oreille, comme bien on le pense, mais courait la rue.

Il n'est résulté de tout cela que des déceptions, des jalousies, des médisances, des lazis.

Combien de familles, dans cette orgueilleuse ville d'Ottawa, se mirent à la gêne pour des années afin d'attirer un quart d'heure d'attention publique!

Il y eut—ce jour là—une hausse considérable dans la vente des miroirs.

On s'étonne qu'il y ait tant de partisans de la protection dans la Capitale!

Je trouve l'opinion fort naturelle chez nos coiffeurs, nos bottiers, nos bijoutiers et autres.

Nous sommes ici, durant trois mois d'hiver, le théâtre où se joue la plus absurde comédie, la farce la plus inouïe.

Ottawa est l'arène où s'entrechoquent les rivalités sectionnelles, provinciales et locales—dans le monde de la toilette comme dans celui de la politique.

Le gouvernement paie le luminaire pour faire valoir tout cela; c'est lui qui doit éclairer cet étalage du monde officiel et donner du relief aux toilettes de ces précieuses ridicules.

Jusqu'ici, je voulais bien croire que les femmes seules eussent la tête tournée.—

Voici que les hommes se mettent de la partie.

—Québec, Montréal et Ottawa se lancent à qui mieux mieux des cartels à l'occasion de l'arrivée du Marquis de Lorne. On fait des assemblées publiques dans la métropole commerciale pour aviser aux moyens de construire un château pour le gendre de Sa Majesté.

Les Montréalais disent que le plus bel endroit du pays c'est le pied de leur nouveau parc; les Québécois prétendent que leur citadelle est un site unique; —Ottawa regarde faire en souriant. Pauvres gens! ils oublient que la résidence entre pour bien peu de chose et que l'objectif c'est de payer les dépenses.

S'ils étudiaient les comptes publics, ils constateraient que le gouvernement, qui paie les pots cassés de Son Gouverneur, a assez, trop même d'un Rideau Hall.

Pensent-ils que le pays va tenir et mentir à la fois Rideau Hall, le château projeté de Montréal et la citadelle de Québec?

Il resterait encore quelque chose d'assez embarrassant : la difficulté pour le nouveau gouverneur de les habiter tous trois à la fois!!!

Non, pas de bile, s'il vous plaît!

Le Gouverneur Général ne peut s'éloigner de la Capitale durant la session, c'est-à-dire durant quatre mois de l'année. Puis, pour ce qu'il en reste, il optera, à l'instar de son Prédécesseur, pour le vieux pic de Québec quand arrivera la Canicule.

Alf. EVANTUREL.

Les Colons.

S'il est une chose qui attire en ce moment notre attention, c'est bien l'avenir qui est réservé à nos colons; il nous semble que leur position est assez digne d'intérêt pour y consacrer nos réflexions et envisager avec bienveillance le rôle que ces colons ont joué en Canada depuis plus de deux siècles.

Sous les Romains on appelait *colons* une classe d'hommes qui cultivaient la terre pour autrui et en partageaient le produit avec le propriétaire. La condition du colon était assez misérable. On distinguait les colons de naissance, c'est-à-dire nés d'un père colon; les colons par prescription, c'est-à-dire qui avaient vécu plus de 30 ans comme colons sur la terre d'autrui; et les colons par convention ou volontaire. Aujourd'hui, dans les colonies françaises, on appelle *colon partiaire* un fermier qui prend une terre à bail sous la condition d'en partager les fruits avec le propriétaire.

Les différentes migrations qui occupent notre territoire se livrent assez généralement à l'agriculture. Notre sol si admirablement doté par la nature offre des espaces immenses qui sont de temps à autre arpentés par ordre de nos gouvernements provinciaux, et, tel colon désirant s'établir dans notre pays, acquiert, selon ses moyens, le terrain duquel il doit retirer tout d'abord les produits nécessaires à son existence.

C'est une rude tâche de travailler un terrain en bois debout. Il faut s'armer d'une bien grande énergie pour affronter la nature en face, c'est-à-dire frapper avec la hache des arbres plus que séculaires, tracer un chemin dans la forêt vierge et vivre sans soucis sous un climat souvent fort rude. C'est ainsi cependant que nos premiers colons se sont distingués en Canada; c'est grâce à leur énergie, à leur sobriété et à leur patience que nous admirons aujourd'hui

d'hui les travaux de nos ancêtres. Etaient-ils seuls dans l'action? Non.

Pas n'est besoin de rappeler ici que les premiers colons eurent pour guides les serviteurs de Dieu. Des missionnaires aussi admirables par leur dévouement que par la foi marchèrent les premiers, la croix en main, dans nos vastes forêts indiquant à chacun sa tâche et les excitant au travail par leurs conseils et la prière.

De l'Atlantique au Pacifique, partout vous voyez des colons. Qui vient de l'Irlande, qui de l'Ecosse, qui de la Belgique, qui de la France, qui de la Russie, etc. Tous apportent sa part de labeur sur notre sol et en fait sortir de magnifiques récoltes. Est-il un rôle plus noble, plus élevé donné à l'homme sur cette terre que celui de coloniser un pays et de contribuer chacun selon ses forces à ses progrès et d'y répandre par l'action de tous un bien-être complet! Ah! n'oublions point les services qu'ont rendus nos pères sur le sol canadien. L'histoire nous offre assez de faits pour que nous nous fassions un devoir d'honorer leur mémoire.

Dans notre état social, nous devons beaucoup faire pour les colons. Est-ce la population des villes qui consentirait à s'en éloigner pour défricher des terres? Habités à ne pas savoir souffrir, à ne pouvoir endurer l'inclémence du temps, à ne point connaître une privation quelconque, l'homme de la ville dédaigne presque le colon; et cependant celui-ci le fait vivre! Si enfin le colon pénètre dans la forêt, pour quelle raison? Non-seulement c'est pour s'y créer un bien-être relatif mais aussi pour exploiter son terrain et en faire profiter autrui. Est-ce un industriel qui va planter sa tente en pleine forêt? Non. Le colon d'abord, l'industriel après. Or le colon peut se passer de l'industriel mais celui-ci ne peut se passer du colon. Et si nous avions une prérogative à accorder à l'un des deux, nous honorerions le colon, parce que, lui, mérite la reconnaissance de tous ses concitoyens par son abnégation et son courage.

On doit donc protéger les colons autant que faire se peut. Et le fait est si vrai que nos Evêques encouragent la colonisation. Encourager la colonisation, c'est de fait protéger le colon.

Chose singulière! Tant que les affaires marchent rondement dans notre beau pays, on s'occupe fort peu de la colonisation et guère plus des colons; mais aussitôt qu'une crise commerciale se présente, c'est comme un mot d'ordre donné, la colonisation et les colons font l'objet d'excellents écrits, de réflexions consolantes sur notre avenir. C'est de l'engouement, mais une sorte d'engouement qui ne peut être que préjudiciable aux véritables intérêts de la colonisation. Il faudrait plus de mesure dans cet engouement et surtout une suite non-interrompue de raisonnements, de conseils tout en faveur de diverses organisations qui demandent beaucoup plus de réflexions, d'étude et de pratique qu'on ne se plaît généralement à le penser. Il n'y a point de temps de perdu bien certainement; mais s'il y a quelques protections à accorder aux colons, c'est évidemment maintenant qu'il serait nécessaire d'apporter toute son attention sur la condition souvent précaire d'un bon nombre des leurs. C'est à nos gouvernants de s'enquérir des faits, de s'entourer de renseignements solides et complets de manière à fixer l'avenir de tous ceux qui travaillent à la sueur de leur front dans l'unique but d'enrichir notre sol en en retirant pour eux-

mêmes les bénéfiques auxquels ils ont certainement droit.

Soyons donc bienveillants envers les colons, encourageons-les dans leurs nobles efforts et sachons leur communiquer non-seulement l'esprit d'ordre qui est si nécessaire à leur premier établissement mais aussi les principes d'honnêteté et de patriotisme qui sont le fait du bon citoyen.

GUST. SMITH.

C'est avec un grand désappointement que nous nous sommes aperçu que la correspondance suivante n'avait pas entré dans les colonnes de notre dernier numéro. Quoiqu'un peu tard maintenant, nous tenons cependant à la reproduire, parce que, témoin oculaire nous-même des faits qu'elle relate, nous pouvons en garantir la parfaite exactitude.

Agréable soirée.

Le 20 octobre dernier nous avons eu le plaisir d'assister, à Hull, à une charmante soirée dramatique, dont le Club Dramatique de Bienfaisance, de cette ville et de récente fondation, faisait les frais ce jour-là. C'était sa soirée d'inauguration, et la personne la plus exigeante du monde n'aurait pu s'empêcher de reconnaître que le début fut très-heureux. Comme son nom l'indique, ce jeune club est uniquement de bienfaisance, et les amateurs qui en font partie ne veulent jouer qu'au profit des pauvres. Quand on est animé de si bons motifs la réussite ne se fait pas longtemps attendre. Il fallait être là, dans la grande et belle salle de l'Académie des Frères de l'Ecole Chrétienne, pour reconnaître avec tout le monde qu'en effet cette première soirée peut se résumer ainsi : succès complet, ronde recette pour les pauvres. Aucune place restée vacante, salle encombrée, applaudissements fréquents et prolongés, voilà ce qui, pour les messieurs du Club de Bienfaisance, est la meilleure preuve possible qu'ils ont été bien vus du public, et que celui-ci n'a pas manqué de savoir apprécier leur talent.

Nous ne pouvons donc faire autrement que de féliciter MM. B. Simard, F. Liénard, T. Madore, N. Cléroux, D. Cléroux, C. St. Jean, F. Ranger, Chas. Lanthier, d'avoir acquis autant d'habileté en si peu de temps ; car il faut songer que ces messieurs n'ont eu que quelques heures d'exercice préalablement à leur apparition sur la scène. Le programme qu'ils ont adopté était très-varié, et il fut bien exécuté. *Le retour des Colonies*, les quatre Prunes, *la vache derrière les chars*, les charmantes chansonnettes de M. M. A. Bérubé, V. Coallier, O. Dubois, élèves du Collège de Hull, sont autant de pièces littéraires que le public aimera à voir se répéter, nous en sommes persuadés.

M. T. Dumontier possède le don de faire rire ; et ce monsieur peut certainement défier la personne la plus sérieuse du monde de pouvoir résister devant lui, lorsqu'il se mêlera de jouer le rôle de *l'habitant dans la vache derrière les chars*.

Hull possède maintenant deux clubs dramatiques pleins d'activité, et un orchestre remarquable sous la direction de M. P. Duchrocher.

UN INDIVIDU.

Histoire d'une bouchée de pain.

LETTRE IV.

Les dents.

Quand vous étiez toute petite vous n'aviez derrière les lèvres que deux petites barres roses, après lesquelles il n'y avait pas de dents. Vous n'en aviez pas besoin dans ce temps-là : vous ne vous nourrissiez que de lait. Dieu a pensé à tout, vous le voyez, et ce n'est pas la dernière occasion que nous avons de le dire.

Mais, tout doucement, le petit poupon est devenu une grosse fille, et il a fallu lui mettre dans la bouche autre chose que du lait. Pour cela il fallait des dents. Alors de petits germes, cachés tout le long des mâchoires, se sont réveillés l'un après l'autre, comme de bons ouvriers, et chacun s'est mis à l'ouvrage dans sa chambrette. Avec un peu de phosphore et de chaux ils se sont fabriqué une sorte de cuirasse blanche, dure comme de la pierre, qui grossissait chaque jour un peu.

Du phosphore et de la chaux dans les dents ! Mais certainement, ne vous en étonnez pas. Que ce soit du phosphore ou de la chaux, il faut toujours bien qu'il y ait quelque chose dans les dents, et certainement ce n'est pas du sucre ni des pommes.

Vous connaissez bien la chaux ? Quant au phosphore, vous n'en avez peut-être jamais entendu parler. On le vend chez les droguistes, sous forme de petits bâtons blanchâtres, qui ont une odeur d'ail, et qu'on est obligé de conserver dans des flacons pleins d'eau, parce qu'à la moindre occasion ils prennent feu. Si jamais vous en voyez je ne vous conseille pas de le manier avec les doigts, car il se colle, en brûlant, à la peau. On a toutes les peines du monde à l'éteindre, et les blessures qu'il fait sont affreuses. Quand on le frotte sur une porte ou sur un mur dans l'obscurité, il laisse, partout où il passe, une traînée lumineuse, d'un aspect tout particulier, que l'on a appelé phosphorescent. Cela permet d'écrire sur les murs des mots, qui ont quelquefois fait peur aux poltrons. Il y a un peu de phosphore dans les allumettes chimiques, et leur odeur d'ail est là pour le dire. Pendant que nous en parlons, gardez-vous bien de les mettre dans votre bouche. Le phosphore est un poison, et si bien un poison qu'on empoisonne les rats avec des boulettes de mie de pain ou l'on a mis du phosphore.

—Ah ! mon Dieu ! Et nous avons de cela dans les dents !

—Comme vous le dites, et même dans tous les os de notre corps, et les animaux aussi ; et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que le phosphore des allumettes chimiques a été fait avec des os achetés à la boucherie. L'on en fera, quand on voudra avec des dents de petites filles pourvu qu'on en ait assez.

Je vois ce qui vous intrigue. Vous vous demandez où les petits germes, constructeurs de dents, ont pris ce terrible phosphore qui brûle d'un rien, et qu'on ne doit pas mettre dans sa bouche ; où ils ont pris cette chaux, qui n'est pas non plus bonne à manger, et dont nous avons pourtant des provisions du haut en bas du corps. Et c'est tout de même étonnant qu'il s'en soit trouvé là dans les mâchoires, juste au moment où l'on en avait besoin.—Vous commencez à vous apercevoir maintenant qu'il y a beaucoup de choses à apprendre pour venir à bout de notre histoire. Ecoutez bien, nous voici arrivés à quelque chose de très-important :—Notre corps est comme un château magnifique, ayant un intendant, lequel a pour charge et fonction de distribuer aux ouvriers tout ce qu'ils demandent pour travailler. Mais quel intendant ? quelle activité ! Il va, vient, il est partout à la fois. Il a tout dans ses poches, et il les vide à mesure partout où il passe, faisant ses distributions sans jamais se tromper, sans jamais s'arrêter, et retournant s'approvisionner à chaque instant du jour et de la nuit. Ce miraculeux intendant s'appelle le SANG.

C'est lui qui en faisant sa tournée dans les mâchoires a rencontré, un beau matin, nos germes éveillés, ne demandant plus qu'à travailler. Il leur fallait du phosphore et de la chaux ; il a tiré de ses poches du phosphore, de la chaux, et d'autres choses encore, pour être plus exact, et en a fait sa distribution.

—Et où donc le sang avait-il pris ce phosphore et cette chaux ?

—Je vous attendais là, et, si vous voulez avoir ainsi l'explication de tout, nous n'irons pas loin cette fois. Enfin soit : cela vous

donnera peut-être plus de courage pour continuer.

Le sang, autrement dit notre intendant, n'a rien de lui-même ; tout ce qu'il distribue, il l'a reçu du maître de la maison. Ce maître de la maison, je vous l'ai nommé la dernière fois, c'est l'estomac. A mesure que le sang dépense et distribue par tout le corps, il faut que l'estomac renouvelle les provisions, sous peine de mettre la maison en révolution. Comme il n'y a rien dans l'estomac qui ne soit entré par la bouche, nous devons, nous autres, mettre dans la bouche tout ce qui est nécessaire à nos nombreux ouvriers, et voilà pourquoi nous mangeons. Ainsi ce phosphore, cette chaux et tout ce dont avaient besoin les ouvriers qui ont fabriqué nos dents, nous l'avons fait parvenir dans l'estomac quand nous avons mangé. Mais vous me direz que quand vos dents ont commencé à pousser, vous n'aviez mangé ni phosphore ni chaux, puisque vous n'aviez ni que du lait. Cela est vrai. Et pourtant il en était entré dans la bouche, c'est bien certain ; sans cela les dents n'auraient jamais poussé. Comment nous tirer de là ? C'est que Dieu a mis du phosphore et de la chaux dans le lait et dans tout ce que nous mangeons.

Supposons un moment qu'au lieu de phosphore et de chaux les petits ouvriers de nos mâchoires demandent au sang du sucre pour faire les dents. Ce n'est là heureusement qu'une supposition ; autrement j'aurais bien peur pour les pauvres dents : elles ne dureraient pas longtemps. Supposons encore qu'au lieu de vous donner à manger un morceau de sucre destiné à devenir une dent, votre mère le fasse fondre dans un verre d'eau, et vous donne à boire : vous ne pourrez pas dire que vous avez mangé du sucre, et pourtant le morceau de sucre sera bien réellement entré, et il n'y aura ensuite rien de bien étonnant si l'estomac le retrouve pour le donner au sang, et si le sang l'apporte à la place où l'on a besoin de lui. Maintenant mettez que le morceau de sucre était bien petit, de la grosseur d'une petite dent, et le verre d'eau bien grand : le sucre aura pu passer sans que vous vous en soyez aperçu, et la dent n'en poussera pas moins.

Voilà ce qui est arrivé. Dans le lait que vous avez bu, il y avait du phosphore et de la chaux, mais en toute petite quantité. Il y avait aussi bien d'autres choses encore, et naturellement tout ce que le sang pouvait demander pour servir son monde, puisque l'estomac ne recevait alors que du lait.

Ainsi donc, ma chère enfant, quand maintenant vous m'entendez dire, eu vous parlant de ce que nous allons rencontrer, il y a là-dedans ceci et cela, dites-vous : C'était aussi dans le lait que j'ai bu et dans la nourriture que j'ai prise.

Vous voyez combien vous devez de reconnaissance à celle qui vous a nourrie de son lait. Si jamais vous pouviez cela, vous seriez bien ingrate.

Noblesse et Aristocratie anglaise.

Le *Whitehall Review*, feuille qui a pour mission d'être l'organe attitré de la noblesse et de l'aristocratie anglaises, publie une statistique des adhésions au catholicisme de la part de ces hauts personnages. Elle nous laisse connaître, d'un ton tout-à-fait larmoyant, le relevé exact des conversions en hauts lieux, durant la présente génération. Il y a un duc, deux marquis, cinq comtes, quinze barons, sept baronets, trois chevaliers, un général, un amiral, dix membres du parlement, quatre conseils de la reine, quatre professeurs, 168 membres du clergé subventionnés par l'Etat, dont 67 sont devenus prêtres ou entrés dans l'Ordre des Jésuites ; 190 gentilshommes, fils de pairs, etc., etc., dont 51 sont devenus prêtres ; cinq duchesses, trente-huit paires, épouses de baronets et de chevaliers, et 33 autres dames de distinction.

Pour peu que cela continue, les futurs souverains d'Angleterre seront courts d'entourage pour entrer, le dimanche, dans la Cathédrale de St. Paul ou dans l'Abbaye de Westminster.

ALF. EVANTUREL.

Comédies enfantines.

I.

Félix, l'autre jour, fit observer à sa petite sœur que la neige tombait à gros flocons blancs. Il est très-content, dit-il, car tous deux, lui et son traîneau, pourront bientôt glisser sur la pente du côté.

Zoé trouve que ça une ressemblance *ef-frayante* les flocons de neige et le sucre, c'est-à-dire celui qui est de la même couleur.

A propos de sucre—"Maman, j'en voudrais bien."

—Moi aussi, dit Félix, je serais très heureux d'en manger.—

—Oui, oui, ce serait bien gentil.—

Oh! les enfants gâtés! La mère, femme remplie de sagesse, n'ayant pas acquiescé à leur demande, jamais Jules, le petit cousin, après avoir perdu son chapeau des dimanches, n'avait gémé aussi profondément.

Pour obtenir le silence une certaine correction fut jugée nécessaire.

II.

—Pendant votre absence, avait dit un jour la mère de Félix, et pendant qu'une longue maladie me clouait au lit, la femme, que nous avons établie la gouvernante de notre maison, a gâté ces enfants, se rendant à leurs nombreux caprices, leur accordant tout ce qu'ils demandaient et même ce qu'ils ne demandaient pas. Elles les aimait trop, sans doute.

—Elle ne les aimait pas assez, répondit le père, pas assez pour se soucier de leur avenir. Maintenant il nous faut réagir et refaire. Ne craignons pas trop de leur déplaire. Les parents qui aujourd'hui versent des larmes de sang sur la conduite de leurs enfants sont précisément ceux qui naguère les ont trop choyés. Nous, qui voulons leur bonheur, écoutons les paroles suivantes que je vais vous lire :

"Il ne faut pas permettre qu'un enfant ait jamais ce qu'il demande expressément lui-même, et moins encore s'il se met à pleurer pour l'avoir. *Il ne faut pas même le lui donner s'il fait connaître par ses paroles qu'il en ait envie.* Il est à propos sans doute que les enfants aient la liberté de faire connaître leurs besoins à leurs parents, et les parents doivent exécuter leurs demandes avec toute sorte de douceur et de sensibilité, et suppléer à leurs besoins durant le temps de leur plus tendre enfance : mais autre chose est de dire, *j'ai faim*; et de dire, *je voudrais avoir du rôti.*"

Le passage suivant de Mgr. Dupanloup, lequel s'adresse à tous les éducateurs de la jeunesse, mérite certainement d'être médité.

"Gâter un enfant, c'est manquer aussi tristement que possible au respect qui est dû à la dignité de sa nature, à l'intérêt que réclament ses destinées et son bonheur.

"On rit quelquefois en parlant des enfants gâtés : je n'en ai jamais ri ; jamais la vue d'un enfant gâté n'a pu m'arracher un sourire. Rien n'est moins plaisant. C'est pour moi quelque chose d'effroyable, effroyable dans le présent, effroyable dans l'avenir.

"La justice et la vérité percent souvent jusqu'à dans la légèreté même des paroles du monde : c'est un *enfant terrible*, dit-on quelquefois avec une agréable insouciance, ou même avec une certaine satisfaction de vanité.—Oui, terrible, et plus qu'on ne le voudra quelque jour ! car c'est bien de l'enfant gâté qu'on peut redire la parole des Saintes Ecritures : *Le lionceau deviendra lion, et il apprendra un jour à dévorer les hommes.*

"Mais les enfants sont si jeunes ! dit-on, quel mal y a-t-il à les gâter un peu ? cela est sans conséquence, c'est l'affaire de quelques années.—Non ! c'est pour la vie.

"La vérité éternelle en a prononcé l'oracle formel : *Le jeune homme sera dans un âge plus avancé ce qu'on l'aura fait dans son enfance.*"

—Ces paroles sont la sagesse elle-même, et il faut bien s'y conformer malgré toute

la tendresse qu'on a pour ses chers enfants. Je frémis en pensant à l'immense responsabilité que nous avons assumée en les acceptant de Dieu.

III.

Voilà des parents qui aimaient leurs enfants d'un amour vrai. Et c'est le lendemain de cette intéressante conversation que Félix remarqua les blancs flocons de neige, et que la petite Zoé trouva que ça ressemblait si bien au sucre qui est de la même couleur.

Les grandes fortunes en Angleterre.

On a fait pendant les dernières années, en Angleterre, un recensement des propriétés territoriales et une évaluation exacte des grandes fortunes de l'aristocratie anglaise. Ce recensement, qui n'avait pas été fait depuis plusieurs siècles, a révélé des choses curieuses. Il ressort de cette évaluation que plus des trois quarts du territoire de l'Angleterre et de la fortune publique appartiennent à une classe peu nombreuse, la haute aristocratie. Il n'y a pas un pays au monde où la condition des différentes classes de la société et les fortunes individuelles soient plus disproportionnées que dans le Royaume-Uni. C'est là qu'on voit la plus grande richesse à côté de la plus grande pauvreté.

Nous trouvons à ce sujet, dans l'*Europe diplomatique*, les détails suivants, qui concernent le revenu de quelques-uns des grands propriétaires de l'Angleterre :

Voici une liste des plus grandes fortunes territoriales de l'Angleterre. Les chiffres suivants sont donnés par les registres du fisc, et sont, par conséquent, un peu au-dessous de la réalité, une diminution d'un septième étant faite sur le chiffre réel du revenu des terres pour l'assiette de l'impôt.

Le duc de Bedford à un revenu territoriale de.....	2,800,000fr.
Lord Lonsdale.....	1,750,000
Le duc de Devonshire.....	3,250,000
Sir L. Palk.....	2,725,000
L'honorable M. Roll.....	1,750,000
Lord Boyne.....	1,875,000
Lord Durham.....	1,800,000
Lord Londondrey.....	1,425,000
Lord Selton.....	1,075,000
Lord Yarborough.....	1,400,000
Lord Tredegar.....	2,200,000
Lord Leicester.....	1,250,000
Le duc de Northumberland.....	4,025,000
Le duc de Newcastle.....	1,825,000
Le duc de Portland.....	1,250,000
Le marquis d'Anglesey.....	2,200,000
Lord Lichfield.....	1,025,000
Lord Ailesford.....	1,000,000
Lord Londesborough.....	1,000,050
Lord C. Sykes.....	1,000,000
Lord Fitz-William.....	1,825,000
Lord Penthyon.....	1,550,000
Sir J. Ramsden.....	4,175,000

Cette liste se prolongerait trop si l'on inscrivait les grands revenus inférieurs à un million ; je mentionnerai, pour en finir, quelques fortunes phénoménales. Telle est celle de lord Derby, qui est estimée à 4,000,000 fr. de revenus mobiliers. Le duc de Westminster n'a que 175,000 fr. de revenu en terres, mais il possède en outre plusieurs quartiers de Londres, dont le rendement est estimé à une quinzaine de millions par an. Le duc de Sutherland a un revenu évalué par le fisc à 1,725,000 fr. sans préjudice du revenu encore beaucoup plus considérable de ses propriétés en Ecosse, où il possède un comté presque tout entier.

Lord Dudley a pu supporter philosophiquement le vol des diamants de lady Dudley, estimés à 1,250,000 fr. Cette somme représente, il est vrai, un an de revenu taxé de ses terres, mais n'est qu'une fraction insignifiante de son revenu total, qui est évalué à 22,500,000 francs.

Le marquis de Butc, dont la conversion au catholicisme a fait tant de bruit et excité tant d'espérance à Rome, est taxé pour un revenu immobilier de 4,500,000 fr. ; mais son revenu total provenant de mines et de pro-

priétés bâties, ne s'élève pas à moins de 12,500,000 fr.

Vous vous souvenez du parti que M. John Bright a tiré, dans son récent discours de Birmingham, de cette répartition de la propriété foncière, qui n'a d'analogie dans aucun des pays occidentaux. La statistique territoriale de l'Ecosse donnerait des résultats tout aussi frappants.

Un mort vivant.

Le fait suivant, parfaitement authentique, est arrivé il y a une douzaine de jours à Haine Saint-Pierre (Belgique.)

Minuit venait de sonner à l'église de Haine St. Pierre. Heure mystérieuse où jadis l'on voyait de blancs fantômes errer au milieu des ténèbres de la nuit !

En ce moment, un être aux allures étranges, allait heurter à plusieurs portes demandant une pelle, ce funèbre instrument des fossoyeurs.

D'où venait cet homme, errant comme une âme en peine ? La nuit cachait ses traits... Sa voix était sépulcrale.

Après avoir frappé en vain à plusieurs portes, fit-il la rencontre de quelques sorcières qui lui fournirent l'instrument qu'il cherchait ? On ne sait. Mais de grand matin, un homme qui longeait le cimetière aperçut des terres fraîchement remuées, amoncelées en rond autour d'une fosse qui paraissait être de forme circulaire. A leur sommet était plantée une bêche, comme un lugubre trophée.

Une voix rauque—telle doit être celle d'un revenant—semblait sortir de terre.

"Je suis mort, gémissait cette voix lamentable, par pitié jetez une pelletée de terre sur ma cendre et recouvrez mon cadavre."

Si pareille voix se fut fait entendre dans le silence de la nuit, le plus fort eût tremblé, mais déjà les premiers rayons du soleil dorèrent la croix et le coq du clocher.

On sait que les revenants craignent la lumière du jour.

Le passant se sentit donc le courage de s'approcher prudemment. Il escalada à pas comptés la terre amoncelée, et jeta un regard rapide au fond de cette fosse étrange. Une ombre y est accroupie, ses yeux comme deux charbons ardents, lancent des flammes. Mais non... ce n'est pas une ombre, c'est bel et bien un homme qui lève ses regards effarés vers le Ciel, tout en criant plus fort : "Je suis mort, couvrez-moi de terre."

Pour le coup, le passant sent ses terreurs disparaître et éclate de rire. Dans ce mort qui parle il a reconnu X..., un pauvre fou de la commune.

L'insensé était si persuadé de sa mort qu'il ne voulait plus remuer ni bras ni jambes et il était très-heureusement incapable de s'ensevelir lui-même.

On eut toute la peine du monde à le convaincre... de son erreur.

Une Caverne.

On a découvert dans le Kentucky, à quelques milles de la célèbre caverne du Mammoth, une autre grotte naturelle qui n'a pas moins de 16 milles en largeur et 23 milles en longueur.

Elle s'étend ainsi à quelques mètres du sol. Ce souterrain extraordinaire possède trois larges et profonds cours d'eau dont un est navigable l'espace de 14 milles et forme une route naturelle à travers cette excavation. Deux chevaux attelés ont parcouru la caverne jusqu'à distance de onze milles.

Cette grotte était connue des aborigènes, car on y retrouve un certain nombre de momies embaumées et ensevelies dans des cercueils de pierre.

L'homme qui a fait cette singulière découverte était un pauvre diable hier. Aujourd'hui, on lui offre déjà \$10,000 du petit champ sur lequel se trouve l'entrée de la caverne.

La pluie et le Beau temps.

Je n'aime pas la pluie, disait le petit Octave. Elle m'empêche de jouer et de courir dans le jardin.

—Je l'aime bien, moi, répondit le petit Pierre, le fils du jardinier. Elle vient à point pour faire pousser les légumes et les fleurs, et pour éviter à mon pauvre bon père la fatigue de les arroser.

Ceci est l'histoire du monde, ce qui plaît le plus à l'un déplaît à l'autre. Mais rien de ce que Dieu fait n'est inutile. Quand donc la pluie, mes chers petits, viendra contrarier vos plaisirs, pensez à celui qui est vieux et malade, et qui, grâce à elle, n'aura pas la peine d'arroser le jardin.

Courage et Témérité.

Pour arriver plus tôt, afin de sauver son jeune frère qu'il venait de voir tomber dans une mare, où il allait périr, le petit Claude s'élança un jour, de la fenêtre du premier étage. Grâce à Dieu, il sortit sain et sauf de cette périlleuse prouesse et ramena son frère, vivant, sur le bord. Comme on le félicitait à propos de sa généreuse action : " Ah ! le beau miracle, se prit à dire jalousement André, son cousin, j'ai bien sauté de plus haut, moi, l'autre jour. Vous savez la grande échelle du fenil. Eh bien ! je ne m'y suis pas repris à deux fois. D'un bond : hop ! Et je n'ai rien de cassé, moi, non plus.

—Tu as fait cela ? demanda le père du jaloux.

—Oui.

—Et dans quel but l'exposer si follement ?

—Pour m'amuser, pour prouver que je n'ai pas peur !

—Ah oui !

Le père, irrité de la sotte gloriole de son fils et du mauvais sentiment qui l'avait porté à s'en faire honneur, vint droit à lui et, le prenant par l'oreille, il lui apprit à ne plus confondre le courage inutile et la sotte témérité.

Le fanfaron.

Un homme après de longs voyages
Dans sa patrie étant rentré,
Se vantait de s'être illustré

Par force beaux exploits sur différents rivages.
A Rhodes notamment il avait fait un saut
Tel qu'aucun Rhodien n'avait été capable
De sauter si loin ni si haut.

Il avait des témoins de ce mémorable
Dans l'endroit même. Ami c'est trop de soin,
Lui repartit quelqu'un, si tu n'est pas en faute

Qu'as-tu besoin
D'aucun témoin ?

C'est ici Rhodes, allons, saute.
Ce dont on se prévaut il faut l'exécuter,
Rien ne sert de le raconter.

Petites Nouvelles.

—Une dépêche de Rome annonce que Sa Sainteté Léon XIII a chargé son secrétaire d'Etat d'appeler la sérieuse attention des cours européennes sur les massacres de catholiques qui ont eu lieu à diverses reprises dans la péninsule des Balkans et de réclamer pour nos coréligionnaires de l'Orient la protection des puissances. On reconnaît bien là le cœur du Père toujours attentif aux besoins de ses enfants, s'affligeant de leurs maux, s'ingéniant à y porter remède. L'appel du Saint Père sera-t-il entendu ? Nous en doutons.

—Les tables de mortalité complète pour l'année 1878 viennent d'être publiées en Angleterre. Elles contiennent les noms de 183 hommes et 409 femmes morts à l'âge de 95 ans et plus, 14 hommes ont dépassé l'âge de 105 ans et l'un d'eux mourut à 106 ans. 43 femmes étaient centenaires ; une d'elles mourut à Sedgfield à l'âge de 108 ans. Un Anglais vient aussi de mourir à Strasbourg à l'âge de 108 ans.

—Le Révérend Père Philip Grace, de l'Eglise de Ste. Marie, Newport, Etats-Unis, a reçu le titre de docteur de l'Eglise. C'est la première fois que Sa Sainteté Léon XIII confère un pareil titre.

—La cathédrale de Columbus, Ohio, Etats Unis, qui a coûté près d'un demi-million, a été consacrée au culte le 20 octobre dernier.

—Lundi après-midi, 20 octobre, environ six cents élèves de l'école de Ste. Anne de Montréal, sous la conduite de Frère Arnold, on visita le bazar ouvert à la salle des Artisans, pour venir en aide à l'Orphelinat de St. Patrice.

—L'Etat du Wisconsin accorde une prime de \$5 à toute personne qui tue un loup, et qui en fournit la preuve en présentant la tête de la bête aux autorités. La chasse au loup est fatigante, quelquefois dangereuse et souvent peu profitable, mais les habitants du Wisconsin ont imaginé un moyen de gagner la prime sans fatigue, sans danger et à coup sûr.

Ce moyen consiste tout simplement à élever des loups, à les tuer quand on a besoin d'argent et à porter leurs têtes au shérif. Cette industrie a coûté \$16,000 à l'Etat, l'année dernière, et il va sans dire qu'au lieu de diminuer, le nombre des loups a considérablement augmenté dans le Wisconsin.

—On s'attend en Angleterre que le marquis de Lorne recevra une réception magnifique au Canada. Les principaux journaux de Londres envoient des représentants et les journaux illustrés tels que le *Graphic* et l'*Illustrated News* mettent leurs meilleurs artistes à la suite du cortège vice-royal.

—Le Gouvernement de la Bolivie (Amérique du Sud) a décidé l'érection d'un monument à la mémoire de Pie IX.

—Huit femmes françaises sont décorées de la *Légion d'honneur* ; de ces huit légionnaires, cinq sont des religieuses.

Pensées.

Tantôt on salue et révere la richesse en raison du désir de la posséder, tantôt on la maudit et l'insulte par dépit de ne pas obtenir ses faveurs.

Dans la navigation politique comme sur l'Océan, on aime mieux s'endormir en livrant les voiles au vent que de se fatiguer en se courbant sur les rames.

A la tribune aux harangues on se plaît à broder ; mais dans la salle du conseil, il faut s'appliquer à tisser et à coudre.

NOTRE PROSPECTUS.

Le titre de notre journal indique suffisamment sa spécialité.

Nous écrivons pour la jeunesse ou pour l'enfance : l'enfance, cet âge si intéressant, le germe de la postérité, l'espoir de la société future. En lui reposent la joie présente des parents et leur bonheur ou leur malheur pour l'avenir. Que seront-ils, un jour, nos enfants d'aujourd'hui ? Quel usage feront-ils des biens que nous leur aurons légués ; des droits, des libertés conquises au prix du sang même de leurs aïeux ? seront-ils meilleurs et plus justes que nous le sommes, ou seront-ils moins bons ? Accompliront-ils de grandes choses ? La société, qu'ils sont appelés à former, sera-t-elle une société progressive ou rétrograde ? S'acheminera-t-elle toujours vers la perfection, ou tendra-t-elle vers la barbarie ? Encore une fois, que seront-ils plus tard ces bons, ces chers enfants d'aujourd'hui ? Il n'est pas besoin de le demander : ils seront ce que nous les aurons faits. Que l'on s'efforce par tous les moyens possibles, de rendre la jeunesse studieuse, vertueuse et instruite !

C'est animé d'un tel esprit, que nous avons entrepris la rédaction de cette feuille. Notre but est donc de concourir, selon nos faibles moyens, 1^o. à inspirer au jeune âge le goût de la bonne lecture ; 2^o. à l'instruire ; 3^o. à lui faire aimer son pays et sa religion. Il serait oiseux de vouloir prouver l'importance de ces trois points : chacun la connaît ; personne ne la nie. *Le Jeune Age* possèdera-t-il un tel degré d'utilité ? Nous croyons que notre programme le dit suffisamment. D'ailleurs, chaque profession, chaque état de vie a, par le temps

qui court, sa revue spéciale. Il y en a pour les différents goûts, les différentes opinions, les différents caractères même. Seuls, les enfants et les adolescents sont privés de ces sortes de lectures ; et cependant, eux aussi, en tireraient de grands avantages ; mais encore, dans ce cas, il faut que ces lectures soient composées expressément pour eux, et qu'elles ne leur soient point trop ennuyeuses, comme le doit être pour les enfants, la lecture des revues rédigées pour d'autres âges. Il faut aussi que les sujets choisis soient propres à les instruire et à les édifier.

Nous raconterons des histoires, des anecdotes, des fables morales, d'une nature telle qu'elles donnent le goût de la lecture, tout en proposant un exemple à suivre ou une faute à éviter.

Puis : histoire Sainte ; histoire de l'Eglise ; Vie des Saints et des grands hommes ; Histoire générale du Canada ; Histoire anecdotique du Canada, et de ses personnages remarquables ; exhortations et explications sur certains points de la morale chrétienne ; géographie et commerce ; agriculture et produits agricoles ; mines et minéraux ; manufactures et produits manufacturés, entrons sur quelques nouvelles du jour : —Voilà autant de sujets que nous traiterons, tout en les mettant à la portée de l'intelligence des enfants. Faisant partie nous-même de la classe enseignante, nous connaissons le langage qu'il faut leur parler ; et nous leur parlerons de tout ce qu'il est bon et utile de parler aux enfants.

Le Canada et la religion occuperont une large place dans nos conversations. De bonne heure, il faut parler de Dieu aux enfants. C'est là ce que nous pouvons faire de mieux pour eux. Sans ce point important de l'éducation, le reste est fort peu de choses ; avec lui le reste est beaucoup. *Le Jeune Age* contenant quatre pages de lecture paraîtra le premier et le quinze de chaque mois, moyennant la modique somme de soixante cents par année. Ceux à qui nous l'adressons seront considérés comme abonnés, s'il ne nous le renvoient par après y avoir écrit le mot " *Refusé* " suivi de leur nom.

AVIS IMPORTANTS.

Toute personne, à qui nous adressons le *Jeune Age* pour la première fois, sera considérée comme abonnée, si elle ne nous le renvoie pas immédiatement après avoir écrit sur l'enveloppe son nom accompagné du mot *REFUSÉ*.

Nous sommes de plus en mesure de fournir les numéros précédents à ceux qui voudront bien nous en faire la demande

Nous prions toujours les maîtres de postes de se constituer les agents du *Jeune Age* dans leurs paroisses respectives.

F. E. Alf. Evanturel,

(Bachelier en loi de l'Université-Laval.)

AVOCAT.

Mr. Evanturel pourra être consulté pour affaires professionnelles à sa résidence, No. 76, rue Slater, Ottawa, depuis 4 heures à 8 heures P. M. et les samedis, depuis 1 heure à 6 heures du soir.

D. C. SIMON, HULL.

SYNDIC OFFICIEL

pour la Cité de Hull et les Comtés d'Ottawa et de Pontiac.

GREFFIER

de la Cour de Magistrat de District Siégeant en la Cité de Hull.

COMPTABLE, COLLECTEUR, AGENT D'ASSURANCE.

BUREAU ET RÉSIDENCE :

Près du Marché, vis-à-vis l'Eglise Catholique

J. O. ARCHAMBAULT, NOTAIRE,

Rue Principale, HULL.

ALFRED ROCHON,

AVOCAT,

RUE PRINCIPALE, HULL.

M. ROCHON suit assidument les différentes Cours de Justice du District d'Ottawa.

Imprimé aux Ateliers du Foyer Domestique.